

Artikel Unbekannt et Schweinhund devraient, en bons schizophrènes, aimer parler d'eux à la troisième personne. Mais non. Ils préfèrent présenter le travail de leurs petits camarades. Il est vrai que c'est amusant, comme activité. Plus que leurs propres/sales nouvelles, en tout cas.

Artikel Unbekannt & Schweinhund : *White Trash*

1. 1985-1990

Bientôt cinq ans que je suis ici. Quatre murs ouatés d'une blancheur immaculée. Une table. Un lit. Et une petite bibliothèque avec 118 livres dedans. La quasi-intégralité d'une collection. Avec un rythme de parution infernal, que j'ai un peu de mal à suivre. Quand je suis arrivé, ça allait, mais deux livres par mois, c'est beaucoup. Surtout avec les cachets.

Et pourtant, le jour où je suis tombé sur le premier volume, exposé entre deux romans pornos dans un kiosque à journaux miteux, mon sang pourri n'a fait qu'un tour de manège avant de contaminer celui du Mickey dont on venait pour moi d'attraper la queue. Elle avançait démasquée, arrogante et obscène. Elle, la parfaite machine à cauchemars, la pute sanglante prête à vendre son cul pour vingt balles.

Récemment, les autres tocards en blanc m'ont dit que la collection risquait de s'arrêter. Ça me ferait bien rire si je le pouvais, mais le rire est le propre de l'homme. En tout cas j'ai déjà la preuve par 118 que « si la mort peut mourir », la peur de la mort est quant à elle éternelle. 118 preuves soigneusement alignées devant mes yeux émerveillés. 118 assurances de nuits rouges signées Nécorian, Corsélien, Hutson, Ketchum et tant d'autres...

Le plus marrant, c'est qu'ils ont longtemps hésité avant de me laisser lire ces bouquins. « Dans votre état, vous comprenez... », disait l'Ancien. « Mais ce n'est que de la fiction... », répondait le Moderne. Les deux discours s'annulant, ma requête avait fini par ressembler à un morceau de pâté de tête informe, sorti du congélateur puis remis au frais avant que j'aie le temps d'y goûter. Ma frustration augmentait à mesure que le temps passait.

Jusqu'au jour où ils ont fini par accepter. Quand ils m'ont annoncé la nouvelle, j'ai essayé de dissimuler mon excitation, mais n'y suis pas parvenu. J'en ai foutu partout. Même la gentille infirmière, prénommée Johanne, qui veillait sur moi jusqu'alors, a jeté l'éponge. Depuis, elle a changé de service, et je ne l'ai plus revue. Voilà déjà plus d'un an que je rumine mon erreur. J'ai merdé sur toute la ligne. Heureusement, il me reste les livres.

Ce sont d'ailleurs les seuls que je ne « dévore » pas au sens littéral. Je préfère les rats. J'ai beau leur dire qu'avec eux c'est « manger ou être mangé », ceux qui s'occupent de moi n'aiment pas ça. Ils sont malins, et ils savent bien que ce ne sont pas les rats qui bouffent les bouquins dans ma chambre... C'est pourquoi, depuis une semaine, je me suis mis au régime sec. Ni rats ni livres. De toute façon, depuis que la pièce a été désinfectée, les bestioles se font rares. Et comme les seuls romans qui restent sont les 118 intouchables, l'abstinence s'impose.

D'autant plus que demain est un jour spécial. Alors une petite purge se justifiait. En attendant, je laisse le charme de la machine à cauchemars agir. Tel un fœtus mort-né, je me recroqueville dans mon lit et contemple avant de fermer les yeux l'écorché vif qui orne la couverture de *Skin killer*... Une vie plus tard, je le retrouve, c'est mon double, mon âme en peine, et il est avec moi sur un radeau. Non, il EST une partie du radeau, car celui-ci est constitué de carcasses d'hommes et de femmes ligaturées entre elles, et j'embrasse mon frère de sang avant de sucer sa moelle avec gourmandise. Je vais sortir demain. Vivement.

2. La chambre noire

Dix jours que je n'ai pas quitté mon lit de douleur. Dix jours que je ne dors plus. Dix jours plongés dans le noir de mes nuits blanches, cassées. Ma chandelle est morte, et pourtant cette chapelle où j'agonise est aussi ardente que les charbons sur lesquels je suis allongé. J'attends l'extinction du feu sacré qui brûle dans mon âme déjà vendue au marché noir.

Plus rien à manger, plus rien à boire, plus rien à fumer. Porte close-combat, fenêtre condamnée à mort, rideaux tirés à vue. Sonnette, téléphone, ordinateur, j'ai coupé toutes les veines de la sitcommunication, avant de me retrancher dans le camp des invalides. Figé dans la gangue protectrice de mes déjections, j'attends la délivrance. L'odeur méphitique de mes escarres infectées me lève le coeur, mais mon estomac de charogne en ballotage défavorable est vide, et je n'ai plus la moindre gerbe à déposer sur la tombe du soldat inconnu.

Et elle tente d'en profiter. Elle qui n'a pas de nom, pas de visage, juste un corps. D'abord le bruit de hauts talons qui claquent sur des marches humides. Puis une créature nue, les traits masqués par un loup de satin, qui descend un escalier vermoulu comme s'il était recouvert d'un tapis rouge. Des cuissardes noires épousent les lignes de ses longues jambes galbées, en faisant ressortir le grain velouté de sa peau hâlée. Ses seins lourds mais fermes ballotent au rythme de ses pas cadencés, et des gouttes de sa sueur intime coulent de son sexe rasé, pour tracer à l'intérieur de ses cuisses deux sillons qui... luisent dans la pénombre.

Non ! Pas de lumière ! Ne pas la laisser s'incarner. Pourtant j'ai envie de fouiller son ventre, tout comme elle a souillé mon antre. Mais ma chambre est un bunker, à la fois palace fin de race et hôtel fin de siècle, qui ne saurait supporter la moindre intrusion. Ici ma vie s'écroule en attendant la dernière rafale, et le cercueil dans lequel je gis ne comporte qu'une place. Alors je plaque mon noir sur son rouge afin d'étouffer ses soupirs et cacher son sourire. Elle en profite pour me ronger les sangs avant de les recracher par terre, marquant ainsi son territoire d'une balafre venimeuse. Puis, après avoir gravé dans le marbre cette ligne de démarcation aux allures de cercle de protection, elle recommence à souffler sur mes braises.

De sa main gauche gantée de cuir, l'amazone caresse lascivement une rampe de métal. Un geste mesuré, progressif, qui commence comme la préparation à une cession de pole dance pour mieux se transformer peu à peu en une parodie de masturbation. Mais ce n'est là qu'un leurre lui permettant de souffler le chaud et le froid, car dans le même temps sa dextre fouette l'air d'une méchante cravache qui repousserait les admirateurs les plus entreprenants. Cependant, aucun paparazzo ne l'attend pour la prendre en photo, et s'il y avait des caméras dans ma chambre froide, elles ne pourraient capter qu'une série de négatifs inexploitable.

J'ai l'exclusivité. Un sale scoop transformé en maladie orpheline. Tous les sens en éveil, je la devine. Elle est là tout près, tapie sous mon lit, n'attendant qu'un geste de ma part pour m'engloutir. Je devine sa forme fatale, pestant sans bruit contre cette noirceur qui la paralyse. Je ne bougerai pas. Elle s'éteindra avec moi, mais elle ne m'éteindra pas. J'écrirai mon épitaphe en lettres de sang, et non avec l'encre distillée par ma goule ombreuse.

3. Légion

Mon visage dans le miroir. Et sur mon front il y a la marque, je la vois, je te vois, c'est toi qui as tracé ces sillons obscènes et merveilleux, signe que je suis viande, ô combien périssable, que tu te rappelles de moi, et que tu me rappelles à toi, signe que demain n'existe pas plus qu'hier, que la boucle est fermée, et que ta bouche est ouverte.

Mon collier-tatouage. Tu es lové autour de moi telle une anguille, je te sens glisser sur ma peau pourrie pour mieux la décoller, tu es les verges pour me fouetter, crache-moi ton feu sanglant dans la bouche, donne-moi la peine intense, tu es la corde qui me pend, donne-moi la pénitence, tu es la horde, je me repens.

Ma pomme d'Adam écrasée. Croque un bout de ma pomme afin qu'elle pourrisse plus vite le reste du panier, mange-moi, mords-moi la queue avant que je morde la tienne, tue-moi, donne-moi le baiser honni, donne-moi la force de le refuser, et que mon « non » soit sanctifié, et que ton règne vienne.

Mon seigneur et ses anneaux. Serre-moi, toi qui n'as pas de bras, serre-moi plus fort, étouffe mes serments violés dans l'œuf maudit jamais éclos, réduis en cendres les stupides momies voilées de mon musée privé, écrase les cercueils profanes où gisent les restes contrefaits de mes enfants non-nés.

Mon sacre à la tronçonneuse. Je me fais un sang d'encre et mon encre se fait sang, chrysalide contre chrysanthème, j'écris sur les ailes du papillon crucifié avant que tu les déchires, et Rorschach meurt quand son ventre explose, libérant la chauve-souris velue dont tu coupes en salivant les oreilles et la queue.

Ma chute, ton ascension. Au diable mon corps vipérin et ma tête de vautour, Yin et Yang frustrés de n'être singuliers qu'au pluriel, désormais grâce à toi j'ai un corps de chien et une gueule de pourceau, tu me montres la voie jusqu'au fond de sa grotte, mon étreinte s'insinue jusqu'au fond de sa glotte, puis je sectionne et je mange la langue de la sirène.

Mon serpent-secret. Seul nous sépare encore ce paquet de l'ange sale, lange déchu où gît l'objet de ma défection, dont tu n'ignores pas que je cracherais sur sa tombe s'il en avait une, avant de le déterrer pour l'abandonner au pied du monticule de tourbe où se dresse impavide la silhouette masquée.

Ma peine en lettres capitales. Et tu souris, dans toute ta splendeur haineuse et susurrante, tu découvres tes deux shooteuses aiguës comme des scalpels, c'est bien ma veine, elle est pour toi, transmets-moi le flambeau qui cristallisera mes larmes amères, inocule-moi par ton pic glacé l'horrible feu sacré-salé.

Mon saigneur et maître. Resserre le nœud coulant autour de mon cou stigmatisé, injecte tes lumières dans mes yeux crevés, qu'en jaillissent ensemble salamandres et mandragores, pour que le nœud gordien tranche et ne puisse être tranché, j'adresse ma prière et m'offre en sacrifice à l'ombre magnifique dont le nom est légion.

4. *Quinze minutes*

L'homme hurlait. De gros rats bruns à la queue annelée grouillaient sur son corps zébré de blessures immondes. Les rongeurs se bouscuaient avec rage pour mieux aspirer le liquide pourpre qui suintait des plaies. La dominatrice, une métisse plantureuse au sexe rasé dégoulinant de cyprine, contempla le spectacle sans chercher à dissimuler son mépris.

— J'espère que ton sang pourri ne rendra pas les rats malades, cracha-t-elle avec dégoût.

Avisant la caméra la plus proche, elle s'avança vers le supplicié, et s'immobilisa en écartant les cuisses à quelques centimètres de son visage. Elle commença à se masser le clitoris. Lentement d'abord, puis de plus en plus vite. Son bassin tanguait au rythme de ses caresses. Des gouttes de sueur commencèrent à perler sur sa peau brune, rejoignant le filet de mouille qui continuait à sourdre entre ses lèvres inférieures.

Peu à peu les gestes de la femme masquée devinrent plus saccadés, plus brutaux. Ses frémissements se transformèrent en tremblements. Elle empoigna sa vulve, la frota frénétiquement pendant quelques secondes avec la paume, avant de revenir vers son clitoris, qu'elle pressa ensuite avec deux doigts. C'est alors qu'elle râla comme une bête, saisie de spasmes, et aspergea le visage du prisonnier d'une brûlante ondée dorée.

Après s'être ainsi vidée sur l'homme entravé, elle lui tourna le dos et se pencha en avant en fléchissant les jambes, jusqu'à ce que sa croupe charnue ne se trouve plus qu'à quelques centimètres du sexe de sa victime. Excité malgré lui, l'individu n'avait pu maîtriser une érection impressionnante. La géolière empoigna le membre dressé et commença à le froter contre son vagin tout en se caressant l'anus de l'autre main.

Sans attendre que le canal soit assez dilaté, elle en força l'entrée avec deux doigts, qu'elle enfonça sans délicatesse. Après s'être rapidement stimulée, elle s'interrompit et dirigea la bite qui lui chatouillait le ventre vers son rectum. Puis elle se l'introduisit dans le cul en s'asseyant dessus.

— Fouille-moi, salaud, fouille-moi bien. Essaie d'exister, si tu peux. Et surtout ne débände pas tout de suite.

La bouche remplie par une poire d'angoisse, le prisonnier ne put émettre qu'une série de borborygmes étranglés. L'impitoyable amazone qui le chevauchait s'en amusa, et son rire cristallin résonna contre les parois de la cave. Puis elle accéléra le mouvement en ahanant.

— Casse-moi le cul, putain de fantôme. Donne-toi du mal, tu seras bientôt récompensé. Je te prépare un cadeau, tu vas aimer ça.

Les sphincters désormais totalement relâchés, la dominatrice commença à émettre une série de pets sonores. Enfin, après une série de va-et-vient effrénés, elle expulsa une purée brunâtre et malodorante sur le phallus de son partenaire forcé.

Puis elle se retira en faisant un clin d'œil à la caméra.

Putain, j'ai tout donné sur ce coup-là. Va encore falloir que je me tape un lavement, pensa-t-elle en quittant la pièce. La vidéo de ce connard traînera sur Internet dans moins d'une heure, et le prochain volontaire sera arrivé d'ici là. Saloperie de quart d'heure de gloire, tiens.

5. *Bon sang ne saurait mentir*

— Fumier !

La voix qui venait de s'élever dans la chambre d'hôtel miteuse ressemblait à celle d'une pintade. Une pintade bien grasse, gavée de hamburgers et de Coca-Cola. Les hanches trop larges, un ventre flasque, des seins qui tombent, des cuisses grêlées de cellulite. Mais hormis la pratique commune du gavage qui avait abouti à ce peu appétissant résultat, la créature n'entretenait pas d'autre rapport avec ses lointaines cousines les oies blanches. Pour la bonne et simple raison qu'elle était blonde. Enfin, blonde si on ne tenait compte que des cheveux. Parce que son sexe mal épilé arborait quant à lui une couleur brune sans équivoque. La pintade bicolore essaya de se cabrer, mais ses gesticulations ne produisirent aucun résultat. Concentré sur sa besogne, le type maintenait avec fermeté sa poupée gonflée.

Petit être falot et insignifiant, il avait l'allure de ces cadres qui n'ont de « supérieur » que l'appellation. Uniquement vêtu de ses chaussettes, le boute-en-train suait à grosses gouttes sous sa perruque. Laquelle perruque pendait sur le côté de son crâne, accentuant encore l'aspect ridicule du tableau d'ensemble. Mais là il se foutait bien de son allure. Trop occupé qu'il était à, justement, foutre la pintade. Par le cul. C'est pour ça qu'elle gueulait.

— Fumier ! beugla-t-elle à nouveau, alors que son sphincter éclaté commençait à émettre quelques pets foireux.

Stimulé par la résistance de sa partenaire, l'homme s'acharna sur l'anus dévasté. C'est alors que la propriétaire dudit anus commença à hurler. Mais pas assez fort pour couvrir la sonnerie du téléphone posé sur la table de nuit. Interrompant son va-et-vient, l'enculeur attrapa son portable tout en enfonçant le visage de l'enculée dans l'oreiller. Puis il décrocha.

— Oui ?

— Chéri, c'est moi. Tu te souviens que ma sœur dîne avec nous ce soir. Je comptais aller la chercher, mais je risque de finir plus tard que prévu. Tu veux bien t'en occuper ?

— Aucun problème, mon amour. Je vais prendre mes dispositions. Mais j'ai justement un truc à terminer avant de partir, alors il faut que je te laisse. Je t'embrasse. À tout à l'heure.

Le mari modèle éteignit son téléphone. Desserra son étreinte sur la nuque de la pintade. Qui ne réagit pas. Il la saisit alors par les cheveux et la retourna. Pour découvrir un visage boursoufflé, des yeux exorbités et une langue bleuie. Il débanda aussitôt.

— Mais c'est pas possible, geignit-il en se prenant la tête à deux mains. Ça ne devait pas se passer comme ça ! Tu n'as pas le droit de me faire ça ! Tu n'as pas le droit, tu entends ?

Après quelques minutes passées à se lamenter sur sa supérieure sortie de cadre, l'homme décida de se ressaisir. Il fit disparaître toute trace de son passage et quitta la chambre d'hôtel sans un regard pour le désormais cadavre. Rejoignit sa voiture. Et sortit son portable une fois installé au volant.

— Chérie ? C'est moi. J'ai une mauvaise nouvelle. Je viens d'appeler ta sœur pour la prévenir que je passerais la prendre, mais elle m'a dit qu'elle ne se sentait pas très bien. Elle ne viendra donc pas ce soir.

Oui, c'est dommage. Moi aussi, je suis déçu. Mais tu vois, avec ses problèmes de santé, on ne sait jamais à quoi s'en tenir...

6. Löwenacht

« Le fruit de vos entrailles est béni ». Cuit. Crie, petit cuistre, crie. Appelle ta mère.

Faites votre choix, il y a de tout au supermarché de la peur, il y a tout et son contraire, alors consommez avant d'être consumés : il y a du porc et du poisson, des brebis galeuses et des moutons de Panurge, des pains multipliés dans ta gueule, du vin aigre pour les aigrefins, faites vos jeux, rien ne va plus, la date de péremption va bientôt trépasser !

Viande. Manger ceux qui aiment tout le monde. Manger ceux qui n'aiment personne. Manger les bobos. Manger les barbus. Manger ceux qui parlent toujours, et n'écoutent jamais.

Avec les miens vous avez toujours échoué, on n'arrose pas des naufragés, ceux-là n'oublient jamais les douches glacées, surtout quand, prenant les vessies pour des lanternes, sur nos rivages vous en venez à vous échouer. Dieu est amour, et l'amour est aveugle, ça crève les yeux. Père juge, fils juré et saint esprit bourreau, votre hydre n'a que trois têtes, et j'ai de la place dans mes bouches. Œil pour œil, sang pour sang.

« L'homme est une corde tendue au-dessus de l'abîme ».

Une corde au cou. Ou une corde à trancher. Gorge serrée, couteau cranté. Bouche ouverte sur la logorrhée. Lame qui glisse, lèvres râpées. Commissures déchirées. Chair entaillée, joues crevées. Sourire sanglant et balafre. Le fruit, et ses entailles. Un homme, pressé. Ta vie n'est qu'un délit de fuite. Ou plutôt un déni de fuites. Et pourtant les fuites, tu baignes dedans. Mange ton ennemi, et il te rendra plus fort.

« Manger ou être mangé ». Cru. Pleure, petit prof, pleure. Fais ta prière.

Moi je veux un homme en tête de gondole, ça aurait le mérite d'être clair, un homme qui conduirait la gondole sans cacher derrière un loup la misère ravageant son visage, un homme-loup efflanqué au sourire vitriolé, animal-totem ministre du culte, suppo de satin toujours prêt à s'introduire tel un péché capiteux dans le fondement des culs-bénits-oui-oui.

Viande. Manger aveugles, sourds et muets. Manger les femmes et les enfants d'abord. Manger les croyants et les athées. Manger les vivants et les morts.

Nous sommes l'addiction sous traction, vos tortures nous ont musclés, et tapis dans l'obscurantisme nous attendons l'obscurité. Vous avez creusé votre trou vous-mêmes, les naufrageurs-arroseurs le combleront d'urine. Reste la solitude, et la morsure de la mort sûre, amère mise en bière face à laquelle nous nous tenons debout. Reste un épouvantail mis en croix, dans un silence de boue dont nous ferons de l'or. Gold told me to.

« L'homme est un loup pour l'homme ».

L'homme n'est donc pas un homme. Et il a toujours faim. Mâchoire décrochée. Boire les larmes du crocodile. Au fond du noir, une chose rouge. Vieux singe, langue de bœuf. Deux trophées pour le prix d'un. Moteur, coupé. Tête de pomme pourrie au fond du panier. Citron pressé. Regarde, je t'ai acheté des couches. Mon calice, ton hallali. La faim, c'est bien, mais la soif ce n'est pas mal non plus. Mange ton ami, et il survivra en toi.

7. Profondo nero

« Ceci n'est pas un rêve. » Quatre nuits déjà que je me réveille en sursaut, trempé d'une sueur malsaine, au son de la voix sans bouche qui vient scander ce slogan synthétique. Quatre nuits que des scènes soi-disant réelles tissent dans ma tête une toile d'araignée dont je ne puis me dépêtrer. Quatre nuits que leur apparente incohérence se mue de fil en aiguille en un tableau d'ensemble tatouant dans mon cerveau une insupportable impression de déjà-vu.

Du fil à l'aiguille. Tout commence entre chien et loup, alors que j'attends un bus qui n'arrive jamais dans une ruelle déserte. J'essaie d'identifier ce lieu qu'une main inconnue a ceint de ténèbres familières

quand soudain, un être fardé et contrefait surgit du grand nulle part opaque tel un diable hors de sa boîte. Tout en ricanant, il boitille vers moi, puis me tend une photographie. C'est au moment où mes yeux se baissent sur le cliché que je me mets à hurler.

« Ceci n'est pas un rêve. » Le nain a disparu, remplacé par une silhouette inquiétante crachée par la pénombre. L'individu, coiffé d'un chapeau noir, est vêtu d'un long manteau de cuir de la même couleur et les traits de son visage sont dissimulés par un masque blanc inexpressif, percé de deux trous pour les yeux. Et ces yeux me brûlent tandis que la créature écarte les pans de son imperméable, pour découvrir lentement un tee-shirt écarlate coupé à hauteur du...

De Charybde en Scylla. Son nombril n'existe plus. À la place, un gouffre béant, obscène, dont émerge le manche d'un couteau. La silhouette masquée entreprend d'ôter le poignard de son ventre, fouillant les chairs molles de l'estomac, comme un chef d'orchestre dément lisant de sa baguette magique une partition d'avenir dans ses propres entrailles. Enfin, elle parvient à extraire l'arme et la pointe, sanglante et dégoulinante, vers un endroit précis de mon anatomie.

« Ceci n'est pas un rêve. » La nouvelle infirmière m'assure que c'en est un, mais je sais qu'elle ment. D'ailleurs je n'aime pas son regard. Pas plus que je n'aime son sourire ironique quand je lui raconte la dernière séquence. Car la créature vêtue de cuir m'a tout expliqué. Ses liens avec le nabot, et le fœtus humain placé dans un bocal sur la photo qu'il m'a montrée.

Du couteau à la plaie. La ruelle sombre. Le prédateur en maraude. Ce couple *différent*. Cette dissemblance moquée, puis violentée. Jusqu'au point de non-retour. Jusqu'à cet acte si ignoble que ma conscience l'a effacé. Jusqu'à cette impossible inversion du rapport de force, et ce souvenir d'une muette promesse quand les hommes en blanc sont venus me chercher.

La nuit prochaine la boucle sera bouclée. Ses boucles tomberont en cascade sur mon visage quand elle s'assiéra sur moi après avoir arraché son masque. Puis elle m'étranglera de ses longues jambes bottées de cuir avant de se pencher vers mon entrejambe. Et tout s'achèvera au moment où ses dents trancheront la pitoyable limace dont j'étais si fier en profanant sa grossesse, après qu'elle aura susurré une dernière fois : « Ceci n'est pas un rêve. »

8. 2013-2015

(À Brice, Christian, Christophe, Gilles, Janus, Jordan, Julien, Nelly, Philippe, Robert, Romain, Vitta, Willy et Zaroff)

Sur les murs : les silhouettes tordues et autres visages déformés chers à El Hijo de Vitta dansent avec les collages charnels et déshumanisés (dé)composés par Willy Jordan.

Dans la bibliothèque : une apocalypse nécrophage et pornographique due à un tueur de pintades sculpteur de chair humaine ; un traité sur les ravages de la peste rédigé par un obscur charlatan au pseudonyme grotesque ; une virée hallucinée dans un Londres magique et mutant où on bouffe de la salade de cerveau au petit déjeuner ; un *Girls With Guns* mené de main de maîtresse et à coups de cravache par une fille qui aime les filles qui aiment les filles.

Un essai sur l'urbanisme et la malbouffe aux États-Unis signé par un mystérieux *script doctor* de séries Z italiennes ; un témoignage saisissant sur les dessous mal lavés de l'affairisme provincial, ou quand la politique prend vraiment aux tripes, un *Wuxia* dégénéré à la sauce japonaise délivré par un amateur de tentacules et de démons violeurs ; un jeu de massacre acharné prouvant que certains auteurs se saignent vraiment pour leurs livres.

Dans les chiottes : les 118 numéros de la collection GORE. Avec comme de juste une série de bouquins pornos à côté. Petite et grande mort font décidément bon ménage.

Et il y a les livres noirs, aussi. De l'offense en série délivrée par des auteurs portant des pseudos peu Kongsstruktifs. Autant de masques qui n'en sont pas. Entre l'une des pires insultes de la langue allemande, un prénom qui se mue en poignard sacrificiel malais et un dieu bicéphale qui dissèque le cadavre encore chaud du sous-prolétariat, on peut même dire qu'ils annoncent salement la couleur.

Sur l'écran noir de mes nuits rouges : la référence ultime du *Survival* américain. Mètre-étalon et chasseur d'hommes. Plus de 80 ans d'âge, et toujours aussi fringant-flippant. Dans des tiroirs fermés à clé, d'autres films moins connus, soigneusement rangés. Aucune indication sur les boîtiers des DVD, hormis le nom de la société de production, qui ressemble plutôt à celui d'un abattoir.

Dans la niche : un chien au museau porcine. Ou l'inverse, je ne sais pas. En tout cas, il bave et il grogne. Des rats de taille anormale viennent parfois lui chatouiller le bout du groin.

De la cave au grenier et du sol au plafond : une douce odeur de charogne flotte dans l'atmosphère. On y entend, selon l'heure, selon l'humeur et le bruit que font les voisins, un air de tango argentin, du hard-rock australien ou de la musique industrielle. Mais quand vient le temps de la magie, on peut aussi y entendre le silence. Pourvu qu'il soit rouge.

C'est chez moi. Ces deux dernières années, ça a beaucoup changé. Avant, j'étais tout seul. Maintenant, on est quinze. Une mutation radicale, qui a entraîné des effets inattendus. Car contrairement à mon *partner in crime* préféré, j'ai horreur des froids hivernaux.

Or là ça fait deux ans de suite que je ressens moins leur morsure. Et mon petit doigt me dit (non, pas le majeur dressé là-bas dans le bocal, lui ne parle pas) que ça n'a rien à voir avec un quelconque changement climatique. Alors merci pour vos transfusions sanguines.